

COMPTES RENDUS

LIVRES



BUENO RAMÍREZ Primitiva, LINARES CATELA José Antonio, BALBIN BEHRMANN Rodrigo de, BARROSO BERMEJO Rosa María (2018) – *Simbolos de la muerte en la Prehistoria reciente del sur de Europa. El dolmen de Soto, Huelva, España*, Séville, Junta de Andalucía, 384 p., ISBN : 978-84-9959-316-6, 20 €.

Le dolmen de Soto, dans la province de Huelva, est une réalisation majeure pour la période du Néolithique et du Chalcolithique dans le sud de l'Espagne, aux côtés du dolmen de Menga à Antequera récemment classé au patrimoine mondial et de quelques autres encore. Découvert en 1923, il fit l'objet dès l'année suivante d'une importante monographie par H. Obermaier qui venait alors tout juste d'accéder à la chaire nouvellement créée au sein de l'Université de Madrid d'une histoire « primitive » de l'homme. Il fit depuis l'objet de quelques interventions archéologiques et de nombreux travaux de restauration, au point que certains en viendront même à douter de l'authenticité de ce qui nous est donné à voir aujourd'hui. Longtemps, seules les gravures que portent ses parois ont retenu l'attention, dans un panorama sur l'art mégalithique de l'Europe atlantique qui privilégiait alors plutôt l'ancienneté comme les riches décorations peintes et gravées des dolmens du Nord de la péninsule. La monographie qui nous est proposée aujourd'hui renouvelle totalement nos connaissances sur ce monument, presque cent ans après sa découverte.

Le titre même du volume, *Simbolos de la mort au cours de la Préhistoire récente*, place l'étude de l'art préhistorique au centre des problématiques. Qu'on ne s'y trompe pas, le propos est bien plus large encore. Car il s'agit ici de démontrer l'apport d'une analyse rigoureuse et détaillée du répertoire graphique inscrit sur les dalles de pierre constituant ce monument, non pas en tant qu'information supplémentaire mais bien comme élément intrinsèque aux différents projets architecturaux qui se sont succédé en ce lieu. L'apport des toutes dernières campagnes de fouilles menées par J.-A. Linares Catela est stratégique. Les études menées sous la houlette de P. Bueno Ramirez et R. de Balbin Behrman apportent une abondante documentation totalement inédite, avec des implications qui s'étendent à l'ensemble de la péninsule Ibérique voire plus largement sur la façade atlantique de l'Europe. Les objectifs sont ainsi atteints de façon magistrale, sans toutefois

éluder quelques lacunes dans notre connaissance de ce monument en particulier.

Cet ouvrage se déroule en une quinzaine de chapitres. Le discours s'enrichit alors progressivement, tant sur le plan théorique que par l'intégration d'une quantité impressionnante de données nouvelles, avec de nombreuses illustrations d'une qualité tout à fait exceptionnelle. Les trois premiers chapitres nous rappellent notamment l'histoire des recherches sur le dolmen de Soto, qu'ils placent également dans son contexte physique et archéologique. La synthèse actualisée ici proposée sur les mégalithes de la province de Huelva, comme pour les nombreux décors qu'ils recèlent, s'inscrit d'emblée en contrepoint de l'idée trop longtemps répandue d'un aspect un peu marginal et tardif du mégalithisme de l'Andalousie : la contribution de J.-A. Linares Catela, au travers de récents travaux de terrain sur des nécropoles mégalithes comme celles d'El Pozuelo ou de Los Gabrieles par exemple, est ici encore stratégique.

Quatre grandes parties, contenant chacune trois chapitres, structurent ensuite cette monographie. La première de ces quatre parties pose la problématique, explicite très clairement la méthodologie mise en œuvre, et présente les études archéométriques pour certaines développées pour la première fois à cette occasion. Le point de vue adopté par les auteurs, place l'étude de l'art peint et gravé sur les parois obscures de telles chambres sépulcrales dans un contexte beaucoup plus vaste qui intègre également l'art schématique exposé en plein air, dont on sait que quelques éléments se retrouvent jusque dans les décors céramiques du Néolithique ancien méridional, notamment en Espagne, alors que d'autres figurations renvoient plutôt à des périodes beaucoup plus récentes, comme par exemple les sanctuaires rupestres du val Canonica, dans les Alpes.

Chacune des grosses pierres constituant ce mégalithe devient alors un objet d'étude à part entière, au même titre que n'importe quel objet mobilier. Chacune apparaît comme disposant d'une histoire qui lui est propre, portant souvent les stigmates d'une vie antérieure comme également ceux de multiples interventions postérieures à sa mise en place au sein du dispositif mégalithique que nous connaissons aujourd'hui. Les méthodes mises en œuvre sont celles, très précises et très codifiées, de l'art pariétal du paléolithique, pour lesquels les auteurs disposent également d'une longue expérience. Le chapitre correspondant met en valeur aussi bien le bagage théorique et historiographique qui en découle que les choix effectués et la très grande diversité des paramètres pris en compte. Formalisé de façon très rigoureuse, ce chapitre sera utile bien au-delà de l'étude d'un tel cas

particulier. Une quantité impressionnante de signes peints et gravés jaillissent sous nos yeux, qui précédemment étaient largement passés inaperçus.

La deuxième partie expose la masse impressionnante de données nouvellement acquises. À l'intérieur de la chambre mégalithique, la mise en évidence pour la première fois des différentes tranchées de fondation qui furent creusées pour recevoir chacun de ces gros blocs, atteste du caractère en place de la plupart d'entre eux. À l'ouest, la dalle de chevet mesure un peu plus de 3 m de haut. Elle est fracturée au sommet, et dispose d'une tranchée de fondation qui lui est propre, recoupée par celle des parois latérales de la chambre. La paroi nord de la chambre comme du couloir mesure 21 m de long. Elle est rectiligne alors que la paroi sud est sinueuse, comme pour quelques autres « galerias cubiertas » andalouses par ailleurs bien différentes de nos propres « allées couvertes ». 85 pierres assemblées constituent ainsi les parois et la couverture de ce dolmen. Une grande majorité d'entre elles semble correspondre à des remplois.

Le sol de la chambre a été largement remanié par les fouilles antérieures, mais aussi par différents travaux liés à des restaurations successives. De larges fosses creusées dans le sol de la chambre pourraient également dater du haut Moyen Âge, ce qui relativise les observations du baron de Soto quant à l'association supposée entre certains piliers richement décorés et la position du corps de quelques individus probablement datés du Chalcolithique. Le couloir pourrait être subdivisé en au moins deux parties construites successivement, débouchant d'abord sur un vestibule puis sur une rampe d'accès vers l'extérieur, au sein d'une masse tumulaire dont le dernier état mesure 60 m de diamètre. Le tumulus était alors circonscrit par une enceinte continue de petites dalles dressées implantées dans une même tranchée de fondation. Celle-ci recoupe le creusement d'au moins cinq fosses régulièrement réparties tous les cinq à six mètres sur ce même arc de cercle ; elles semblent correspondre à un dispositif précédent de pierres dressées à l'air libre, assurément antérieur à la fin du IV^e millénaire de notre ère, pour le moins.

La matérialisation de discours symboliques successifs contribue également à une mise en phase de ces vestiges. Ce sera notamment l'objet du premier chapitre de la troisième partie de ce volume. Les décors gravés sont peu nombreux dans la chambre proprement dite. Des aplats de couleur rouge clair de semblables compositions chimiques, présents tant sur la dalle de chevet que sur l'une des dalles de couverture aux dimensions similaires et de même nature géologique, constituent ainsi l'un des arguments pour y voir deux fragments d'une même dalle démantelée, malgré l'absence de remontages physiques. Un rouge plus sombre présent sur d'autres supports, notamment quand on se rapproche de l'entrée, est le fruit d'une préparation distincte qui inclut des pigments de nature différente. La couleur rouge est alors associée au noir et au blanc, appliquée sur un enduit de préparation dans le vestibule, superposée à d'autres tracés antérieurs, ou développée dans le cadre de bandeaux horizontaux continus généralement situés au tiers supérieurs et

inférieurs de chaque pièce ; jusqu'au traces de pincesaux qui ont parfois pu être observées.

Au moins deux phases distinctes affectent le répertoire décoratif qu'il est tentant pour les auteurs d'attribuer pour l'une à la période néolithique et l'autre d'époque chalcolithique, avec même quelques développements jusqu'au Bronze final. Cupules, cercles, triangles, rectangles, haches et signes anthropomorphes souvent obtenus à l'aide de gravures profondes, sont autant de motifs disséminés sur les parois de la chambre, et que l'on retrouve parfois aussi sur certains orthostates du couloir : d'anciennes gravures y sont également tronquées par la mise en forme du support, masquées par des reprises postérieures, ou enfouies dans le comblement des tranchées de fondation. À l'extrémité d'une première section du couloir, en partant de la chambre, l'une des dalles présente un relief en écusson, disposant d'un rostre apical, qui n'est effectivement pas sans rappeler de nombreux motifs gravés dans les dolmens bretons. S'il est une liaison à établir, elle est maritime, le dolmen de Soto dominant le cours d'un affluent au Rio Tinto, à quelques dizaines de kilomètres de son embouchure.

L'insertion de ce monument dans son territoire est également une approche développée au sein de cet ouvrage. La plupart des roches utilisées sont disponibles dans un rayon de 5 km autour du monument. Mais deux des orthostates du couloir sont dans des roches volcaniques qui affleurent beaucoup plus à l'intérieur des terres, à plus de 30 kilomètres de distance. L'un des orthostates de la chambre est un granit qui provient de montagnes distantes d'environ 50 km, non loin des gisements de variscite d'Encinasola dont quelques éléments furent recueillis jusque dans les mégalithes du golfe du Morbihan ; non loin d'anciennes mines de cuivre, pour la période suivante du Chalcolithique. Cette seconde période est ici associée à une transformation de l'iconographie, avec désormais une personnalisation encore accrue de chaque monolithe et une figuration fréquente de maints détails du vêtement, comme des armes qu'ils portent.

Les chapitres de conclusion correspondent à la quatrième partie de cet ouvrage. Ils font la synthèse de ces acquis, déjà largement discutés dans le cadre de problématiques précédemment posées à l'échelle de l'Europe occidentale. L'idée d'associer indirectement sépultures collectives en grotte, sanctuaires d'art rupestre pariétal et dispositifs de pierres dressées à l'air libre, comme aux sources du mégalithisme dans le sud de l'Espagne, est parfaitement cohérente avec la démarche des auteurs. À ce jour, elle manque toutefois cruellement de jalons incontestables pour le V^e, voire le VI^e, millénaire avant notre ère. Initialement exposées à la vue de tous, de grandes stèles auraient ensuite été démantelées pour gagner les parois obscures de chambres sépulcrales artificielles au sein desquelles l'agrégation funéraire des sépultures collectives se concrétiserait par une agrégation d'ancêtres au travers des fragments de pierre qui les représentent. Les travaux les plus récents tendent à placer la construction de ces « galerias cubiertas » au cours de la première moitié du IV^e millénaire avant notre ère.

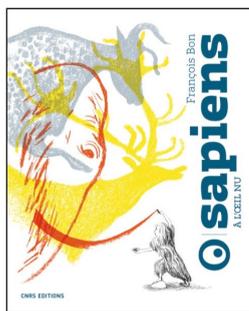
Des sanctuaires à ciel ouvert plus anciens auraient ainsi été convertis en panthéons collectifs à l'accès restreint qui s'ouvrent désormais vers des parvis externes concentrant une activité de plus en plus élaborée au fil du temps, les structures de condamnation que représentent bien des tumulus au sein du mégalithisme de la péninsule Ibérique constituant alors des éléments essentiels de la monumentalisation : visibles de loin, ils marquent le territoire de par la couleur blanche de carapaces de pierres qui reflètent la lumière. Les auteurs n'éluent pas pour autant de réelles incertitudes quant aux modèles proposés. Pour ce qui concerne l'histoire de ce monument, elles sont principalement liées aux conditions de l'intervention archéologique, strictement contrainte par un projet de restauration : il n'a pas été permis d'explorer ni l'intérieur de la masse tumulaire, ni ce qu'elle recouvre, ni ses abords de façon véritablement extensive.

La partie la plus interne de la chambre a-t-elle fait l'objet d'un ou de plusieurs projets architecturaux préalables, successifs et indépendants, comme pourrait le suggérer l'observation très ponctuelle, au cours d'interventions précédentes, de murettes en pierre sèche et de solutions constructives bien différenciées au sein des parties les plus profondes de la masse tumulaire ? Dans une étape « première », le dolmen I de Soto aurait-il été beaucoup plus étendu que le dolmen II, situé à quelques centaines de mètres seulement ? Toutes les pierres en emploi dont il est constitué proviennent-elles d'un seul et même dispositif ? Ont-elles toutes été extraites localement ? Quel pourrait être leur degré d'association avec les vestiges en creux d'un dispositif de pierre dressées à l'air libre identifié à plus de 60 m de la dalle de chevet ? Que vient faire un petit hypogée de la fin du IV^e millénaire implanté au débouché de (ce qui était déjà ?, ce qui deviendra ?) l'entrée de ce dernier état du tumulus ? On se prête à rêver que de nouvelles interventions puissent être conduites à l'avenir qui permettraient réellement de répondre à de telles questions, stratégiques pour les modèles d'interprétation proposés.

Dispositifs de pierres dressées à l'air libre ou en remploi à l'intérieur d'une chambre sépulcrale, correspondent-ils vraiment à deux catégories d'événements distincts dans le temps ? Est-ce que cela suppose forcément une antériorité de tels dispositifs de pierres dressées à l'air libre, à chaque étape de leurs états successifs, par rapport à la construction de chambres sépulcrales également composées de très grosses pierres, certaines en remploi, au sein de masses tumulaires par ailleurs maintes fois remaniées ? Autant de questions qui deviennent de plus en plus récurrentes dans l'étude des mégalithes sur la façade atlantique de l'Europe, au fur et à mesure que les méthodes s'affinent et qu'émergent de nouveaux référentiels. Face à de telles interrogations, et quelques autres encore qui émaillent le corps du texte de bien des chapitres dans ce volume, un modèle est proposé qui donnera satisfaction aux lecteurs en quête de certitudes, parmi les plus pressés : c'est la loi du genre.

Cette monographie sur le dolmen de Soto fera assurément date dans l'histoire de la recherche : l'ampleur des sujets abordés rend compte d'une très grande maturité dans la réflexion sur ce sujet. Toute la richesse des informations récemment acquises au travers de cette étude est progressivement intégrée au sein d'un cadre interprétatif original et renouvelé, où biographie du monument et modèles beaucoup plus généraux se mêlent et se répondent à différentes échelles de grandeur. Le sud de la péninsule Ibérique fut longtemps parmi les parents pauvres des études sur l'art mégalithe, malgré le caractère exceptionnel de certains de ses monuments (Antequera, Alberite, Montelirio, Anta grande de Zambujeira, etc.) et la présence de peintures très tôt signalée à Los Millares, par exemple. Aujourd'hui, c'est certainement l'un des secteurs où la recherche sur les mégalithes est parmi les plus dynamiques actuellement en Europe. Cet ouvrage, dont nous ne pouvons que recommander la lecture, y participe pleinement.

Luc LAPORTE



BON François (2019) – *Sapiens : à l'œil nu*, Paris, CNRS éditions, 165 p., ISBN 978-2-271-12419-7, 18 €.

Il est réjouissant que ce soit par notre discipline et par ce livre très plaisant que CNRS Éditions inaugure une nouvelle

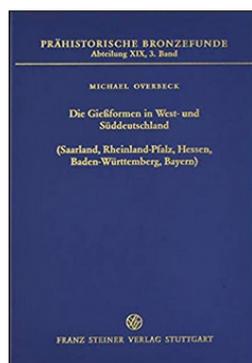
collection de vulgarisation attrayante dénommée « À l'œil nu » et destinée aux lecteurs « de 15 à 95 ans ». Pour l'occasion, François Bon recourt à un genre qui tient du conte, peu courant dans notre spécialité. Conte scientifique bien sûr, car l'épopée paléolithique de notre propre espèce nous est relatée ici en mobilisant les connaissances actuelles les plus fermes et consensuelles. Elle est restituée avec toute la prudence et la simplicité que l'on

connaît de l'auteur et aussi avec ses talents réputés de conteur maniant finement l'humour. Parmi d'autres possibles, un extrait : « 90 000 ans, entre le moment où nous savons Sapiens chassant le gnou dans la vallée de l'Omo en Éthiopie puis la gazelle en Galilée, avant le kangourou en Australie, et celui où on le retrouve cuisinant un guanaco dans la pampa argentine ». Robert Desnos n'est pas loin, et d'autres encore... Les titres aussi distillent de la légèreté : « Dernier de cordée », « L'air des bijoux », « Sapiens des steppes et Sapiens des champs »... Et l'œuvre d'une illustratrice pour la jeunesse alimente ces rêveries facétieuses. Pas d'esprit de sérieux, voilà la ligne narrative générale de ce très sérieux récit historique à portée de tous malgré la difficulté tenant à l'absence d'événements identifiables, ce qui nous prive *a priori* de rebondissements captivants. Pour tenir en haleine, le livre varie aussi les genres : au récit, il ajoute des entretiens avec la directrice de collection, elle-même archéologue,

ainsi qu'un débat avec Isabelle Crevecœur, paléanthropologue. Occasions pour celle-ci et surtout pour François Bon de défendre à l'intention d'un large public quelques propositions : « co-évolution » très ancienne entre traits socio-culturels – le langage notamment – et aptitudes biologiques ; non moins précoce « extériorisation » – *sensu* Leroi-Gourhan – de la pensée depuis les premières parures jusqu'aux « instruments dont nous usons tous les jours et qui permettent de “skyper” sa grand-mère depuis la Tasmanie afin qu'elle vous montre une photo de sa dernière tarte aux pommes, gorgée de jus et d'affection » ; transformation des modes d'alliance au début du Paléolithique récent ; nouvel « ordre politico-religieux » ensuite. Il y a là plusieurs incitations stimulantes à chercher plus loin (l'exogamie ne se généralise-t-elle qu'après le Paléolithique moyen ?), à donner du contenu (à quoi ressemble le « politico-religieux » en ces temps-là ?) et à rediscuter ensemble. Par exemple de la pertinence de cette notion

de « modernité » qui traverse l'ouvrage, et que je trouve, une fois celui-ci refermé, toujours aussi insaisissable. Du point de vue d'Isabelle Crevecœur, celui d'une évolution biologique en mosaïque, « on peut estimer que Sapiens dans son acception la plus moderne existe seulement depuis 10 000 ans ». Dans ce cas, à quelle « modernité anatomique » faire correspondre la « modernité comportementale » ? Cette dernière ne doit-elle pas être pensée de manière analogue, comme un assemblage graduel et contingent plutôt que comme un « Rubicon » ? Mais au fait, si elle est si insaisissable, la notion garde-t-elle vraiment une efficacité heuristique ? Ainsi la vulgarisation – parmi d'autres formes d'enseignement – a aussi comme vertu, quand elle est faite avec autant de subtilité, de mettre à l'épreuve ce genre de notions qui, autrement, finiraient en jargon, autrement dit en impensé.

Boris VALENTIN



OVERBECK Michael (2018) – *Die Gießformen in West- und Süddeutschland (Saarland, Rheinland-Pfalz, Hessen, Baden-Württemberg, Bayern)*, Stuttgart, Franz Steiner Verlag (coll. Prähistorische Bronzefunde, XIX, 3), 365 p., 70 pl. h. t., ISBN 978-3-515-11981-8, 78 €.

Le dernier né des *Prähistorische Bronzefunde*, célèbre série de livres débutée à la fin des années 1960 et dédiée à la publication de corpus d'objets de l'âge du Bronze, est signé M. Overbeck et porte sur les moules dans les *Länder* de l'Ouest et du Sud de l'Allemagne. Ce volume est le troisième de la section XIX de la collection, qui regroupe les contributions portant sur les objets ne s'inscrivant dans aucune des 18 divisions précédentes (« *Sonstiges* »). De fait, cette section regroupe les travaux portant sur les vestiges archéologiques liés à la métallurgie, en particulier les moules. Cet ouvrage constitue ainsi le pendant méridional du précédent volume de la section XIX publié une dizaine d'années auparavant et consacré aux témoins liés au travail du métal dans le sud de la Scandinavie (Jantzen, 2008).

Ce livre est la publication d'un travail entamé par l'auteur en 2001 et 2002 alors qu'il était collaborateur scientifique à l'université de Marburg. Il a été complété dans le cadre de cette publication et propose un inventaire des moules découverts jusqu'en 2011. Le livre est organisé selon la structure classique des *PBF*. La partie d'introduction passe en revue l'histoire des recherches sur le sujet, les contextes de découverte, la terminologie et la chronologie employées. Vient ensuite la liste des moules étudiés, qui constitue le centre de l'étude. Les moules sont répartis en trois catégories selon le matériau dans

lequel ils sont réalisés : terre cuite, bronze et enfin pierre. Chacune de ces trois subdivisions du corpus est organisée de la même manière. Les notices composant l'inventaire viennent en premier, organisées selon le type d'objet produit : armes, outils, parures, travail du métal (lingots, noyaux de coulée etc.) et enfin les éléments indéterminés. À la suite du recensement, pour chacun des trois matériaux, sont exposées des considérations sur les matières premières utilisées pour la confection des moules, sur les techniques de production de ceux-ci, leur utilisation et les traces qui y sont associées, leur chronologie et finalement leur répartition. L'ouvrage est en outre enrichi d'un chapitre supplémentaire rédigé par A. Jockenhövel et consacré aux sépultures ayant livré du mobilier témoignant d'une activité métallurgique (moules, tuyères et creusets) de la fin du Néolithique au début de l'âge du Fer. Cette contribution prend la forme d'un second *PBF* au sein de celui de M. Overbeck.

Ce volume s'articule donc autour d'un inventaire de 176 moules provenant de 93 sites différents. L'une des premières remarques de l'auteur en début d'ouvrage porte sur la rareté de ces moules par rapport au nombre d'objets finis connus (p. 13). Différentes explications sont avancées pour expliquer ce contraste, notamment sur la possible existence de techniques indétectables en archéologie, telles que la fonte au sable. Mais M. Overbeck insiste également sur l'importance de l'état des recherches sur ce manque. L'intérêt que les archéologues portent aux moules est en effet relativement tardif : la plupart de ceux-ci ont été découverts ou sont entrés dans les collections de musées à partir de la fin de la seconde guerre mondiale (p. 4). Un certain nombre de filtres existent par ailleurs entre le nombre de moules utilisés par les artisans de l'âge du Bronze et ce qui nous est parvenu. Les moules en terre cuite, particulièrement rares dans la zone d'étude (11 pièces, soit 6% du corpus), sont souvent très fragmentés. Ainsi, ces fragments n'ont pas nécessairement fait l'objet de l'attention qu'ils méritaient dans le cadre

des fouilles archéologiques, *a fortiori* anciennes : ils ont pu ne pas avoir été identifiés comme tels ou même ne pas avoir été relevés. Les moules en bronze, également marginaux, ont tout à fait pu être refondus, que ce soit à l'âge du Bronze ou après leur découverte. La prédominance des moules en pierre, qui représentent 88 % de l'inventaire établi par M. Overbeck, peut ainsi être, au moins en partie, expliquée par la pérennité du matériau dans lequel ils ont été réalisés.

Concernant les contextes de découverte, plus de 60 % des moules proviennent d'habitats, de hauteur et de plaine en proportions similaires, plus rarement de bord de lac. Les dépôts représentent quant à eux 20 % du corpus. Un unique moule provient d'une sépulture, tandis que les quelques 20 % restant ont été découverts dans des circonstances indéterminées. Là encore l'accent est mis sur les biais permettant d'expliquer cette disparité au sein des contextes, qui peuvent se retrouver plus ou moins bien représentés, selon par exemple l'intensité des recherches archéologiques préventives, l'existence de programmes de recherche spécifiques ou de processus taphonomiques (p. 21-23). Pour chacun de ces contextes est proposé un tableau décrivant, moule par moule, les types d'objets qu'ils servaient à produire. Certains moules ne servaient à produire qu'un seul type tandis que d'autres étaient dotés de plusieurs empreintes permettant la fonte d'objets différents. Il est regrettable, notamment dans le cas des habitats, de ne pas avoir synthétisé les types d'objets pouvant être fabriqués par site plutôt que par moule. Cette information est ici « diluée » et parfois difficile à rassembler, car les moules étant classés selon leur matériau, ceux d'un même site se retrouvent éloignés au sein des tableaux. Ce regroupement est par contre réalisé dans une autre série de tables mettant en avant les vestiges liés à la métallurgie au sein des sites ayant livré des moules. Certains peuvent ainsi être interprétés comme des ateliers, avec parfois une spécialisation. L'implantation de hauteur de Runden Berg (Bad Urach, Bade-Wurtemberg) présente ainsi deux aires où se concentrent des vestiges en lien avec la métallurgie du bronze, interprétées comme deux « ateliers » (« *Werkstatt* »), dont l'un serait dédié à l'extraction du cuivre du minerai et l'autre à la réalisation d'objets à l'aide de moules, dont 9 ont été retrouvés sur place (p. 30-31).

Cette présentation générale des contextes débouche sur l'inventaire au centre de ce *PBF*. Les moules en argile ouvrent la marche, ceux en bronze leur emboîtent le pas et les moules en pierre arrivent en dernier. Les considérations sur les matières premières restent généralement assez limitées en raison de la rareté des analyses réalisées sur les moules. Les questions relatives à leur fabrication, leur utilisation et les traces qu'elle engendre sont essentiellement abordées à partir des données expérimentales à disposition. Il s'avère que la majorité des moules retrouvés ont été largement utilisés. Ceux en pierre présentent ainsi presque systématiquement une coloration caractéristique d'une exposition à de fortes températures. Au niveau chronologique, si des moules ont été retrouvés du début à la fin de l'âge du Bronze, le Bronze final, et

notamment la période des Champs d'Urnes (« *Urnenfelderzeit* », Ha A et B), est la mieux représentée (p. 210). Il est finalement fait état de la répartition. Le faible nombre de moules en argile et en bronze, sans oublier tous les biais liés à leur découverte, ne permettent pas d'identifier de zones privilégiées par l'un ou l'autre des matériaux (pl. 68). Les moules en pierre sont quant à eux rencontrés principalement dans trois régions, en lien avec des cours d'eau : confluence Rhin-Main, moyenne vallée du Neckar et haute vallée du Danube (pl. 69). Là encore, l'interprétation de ces concentrations demeure délicate en raison de l'influence de l'état des recherches sur les cartes de répartition (p. 211).

M. Overbeck reste malheureusement peu loquace sur la distribution des objets produits à l'aide de ces moules. Il s'agit évidemment d'un exercice délicat tant la variété des types d'objets ayant pu être fabriqués est vaste. Néanmoins, comme il en est fait mention (p. 20-21), les moules sont des témoins privilégiés des processus de production des objets en alliage cuivreux, et donc de la localisation des ateliers. Par extension, les moules figurent parmi les seuls vestiges archéologiques pouvant permettre aux archéologues de tenter d'identifier des aires de production (« *Werkstattkreis* »). La localisation de ces centres de fabrication est régulièrement discutée dans le cadre des *PBF*, essentiellement à partir des cartes de répartition des objets finis. Or, si la distribution des moules peut recouper celle de leurs produits, ce n'est pas toujours le cas. Ainsi, le moule en pierre pour la fonte de lames d'épée du dépôt de Heilbronn-Neckargartach (Bade-Wurtemberg, n° 23) ne correspond à aucune forme connue dans la région (p. 105). Des lames à soie pouvant correspondre au négatif de ce moule proviennent de l'est de l'Allemagne, soit à plusieurs centaines de kilomètres de distance (Wüstemann, 2004, pl. 42-57). De la même façon, un moule pour pendeloque récemment découvert à Künzig-Bruck (Bavière) a servi à la production d'un type d'objet absent de la région, mais typique du bassin des Carpates (p. 286). L'hypothèse d'artisans itinérants (« *Wanderhandwerker* ») est alors parfois avancée (p. 209), même s'il ne faut pas écarter la possibilité que des objets aient pu être fabriqués par des artisans établis en dehors de la région où ils ont été utilisés, de la même manière que les moules en pierre ne sont pas nécessairement utilisés là où leur matière première est extraite (p. 200-201).

La prudence s'impose également quant à l'interprétation du moule de couteau de provenance inconnue du musée de Darmstadt (n° 86), qui ne correspond à aucune forme connue actuellement. M. Overbeck propose alors qu'il puisse s'agir d'un moule réalisé par un artisan inexpérimenté encore en apprentissage (p. 203). C'est cependant oublier que d'autres cas existent de moules portant le négatif d'un objet de type inconnu, comme celui d'un poignard issu de la grotte des Perrats à Agris (Charente) qui porte des traces d'utilisation (Gomez de Soto, 2018, p. 157). Ainsi, peut-être certains types nous sont-ils encore simplement inconnus.

L'étude de M. Overbeck sur les moules dans l'Ouest et le Sud de l'Allemagne est ensuite complétée par une

deuxième partie d'environ 120 pages rédigées par A. Jockenhövel se concentrant sur les sépultures ayant livré du matériel de fondeur (moules, tuyères, creusets). Il s'agit d'une étude à vaste échelle, couvrant l'ensemble de l'Europe de la fin du Néolithique au début de l'âge du Fer, qui constitue un pan d'un projet plus vaste débuté à la fin des années 1960. Celui-ci porte sur les sépultures accompagnées d'un viatique comprenant un ou plusieurs outils, permettant d'établir un lien entre la personne enterrée et une pratique artisanale. Sur les 518 ensembles de ce type recensés par A. Jockenhövel, ce chapitre au sein du *PBF* sur les moules se concentre sur la cinquantaine de sépultures contenant du matériel de fondeur. Il copie la forme d'un *PBF*, avec une première partie dédiée à un certain nombre de définitions, l'exposition des sources d'information sur l'artisanat ancien ou encore l'histoire des recherches. Vient ensuite l'inventaire, puis différentes sections présentant les informations livrées par ce travail de recensement, replaçant les personnes associées à des moules dans leur contexte social, en étudiant la fonction du mobilier abandonné dans les sépultures, en le mettant en parallèle avec les objets finis ou encore en restituant la panoplie du fondeur et l'organisation de son travail. Sur la forme, cette contribution présente néanmoins quelques différences par rapport à un *PBF* classique. Les planches ne sont en effet pas rejetées à la fin mais présentes dans le texte afin de ne pas interférer avec celles correspondant au travail de M. Overbeck. Par ailleurs, l'inventaire des quelques 50 sépultures ayant livré du matériel d'artisan métallurgiste n'est pas numéroté, ce qui ne facilite pas la navigation au sein de ce chapitre. Il s'agit probablement d'un choix afin de ne pas créer de confusion avec l'inventaire des moules exposé précédemment, mais l'accès aux informations du recensement peut s'en trouver compliqué. Cela est d'autant plus vrai que la partie d'A. Jockenhövel débute par une carte de répartition des tombes étudiées sur laquelle les points sont numérotés suivant l'ordre alphabétique du nom de chacun des sites (fig. 2, p. 227). À l'inverse, la liste des structures étudiées est ordonnée selon leur chronologie et leur appartenance culturelle, compliquant la lisibilité de l'ensemble.

Sur le fond, ce chapitre en annexe du *PBF* débute par un plaidoyer pour une compréhension globale des artisans anciens qui doit passer par une étude de manière égale de tous les domaines d'activité des artisans des sociétés anciennes (métallurgie, bois, textile, cuivre, céramique, etc.). Cette approche est selon l'auteur indispensable afin d'aborder des questions relatives à l'organisation de ces sociétés autour de l'artisanat, notamment pour saisir le degré de spécialisation des artisans (p. 217-218). Pour des raisons de place et de cohérence avec le thème du *PBF*, seule la métallurgie est abordée dans cette étude. Les sépultures constituent évidemment des témoins de choix pour questionner la place des artisans au sein des sociétés de l'âge du Bronze, même si la prudence est de mise quant à la vision qu'une sépulture donne de la position sociale du défunt durant sa vie, comme il l'est rappelé à travers une citation de W. Winkelmann : « Le défunt ne

s'est pas enterré lui-même » (« *Der Tote bestattete sich nicht selbst* », p. 221).

Concernant le corpus considéré, la cinquantaine de contextes sélectionnés couvre une vaste zone géographique, du centre de la France au bassin des Carpates et de la mer Adriatique au Sud de la Suède. Les plus anciennes sépultures sont campaniformes et les plus récentes du début de l'âge du Fer. La plupart appartient néanmoins à la culture lusacienne du Bronze final et se concentrent dans le centre-est européen (p. 271-273). Il demeure délicat de proposer des hypothèses quant à l'identité et la position sociale occupée par ces personnes enterrées avec des moules, tuyères ou creusets. Les données anthropologiques manquent en effet largement. Sur les 520 sépultures recensées ayant livré des outils, seules 34 ont bénéficié d'une étude anthropologique permettant d'identifier l'âge biologique et le sexe du défunt. Il en ressort que les hommes adultes sont majoritaires, bien que 5 sépultures soient celles de femmes et 3 celles d'enfants ou d'adolescents (p. 274-275). Il n'est néanmoins pas possible d'établir de tendance claire à partir de ce faible échantillon.

De la même manière, la position sociale du défunt accompagné de matériel de fondeur, extrapolée d'après le contenu de son viatique, ne donne pas de résultat significatif. Ainsi, au sein des quelques moules du corpus français, celui de Billy, « le Theil » (Loir-et-Cher) provient d'un contexte identifié comme riche avec la présence d'un casque en bronze et d'une ceinture articulée, tandis que l'individu enterré avec un moule de la sépulture 233 de Migennes, plus ou moins contemporaine de l'ensemble de Billy, appartiendrait à un environnement social « normal » par comparaison avec les autres sépultures de la nécropole (p. 277).

L'étude des types d'objets produits à partir des moules découverts en contexte funéraire permet néanmoins de formuler des hypothèses intéressantes, par exemple sur le degré de spécialisation de ces personnes. En effet, ces moules servaient à la fabrication d'objets relevant de la sphère personnelle (parure), d'outils du quotidien (comme les haches), de lingots ou de petites armes (pointes de flèche et de lance). Les moules pour la production d'objets plus complexes et imposants, comme les épées, ne sont pas trouvés en contexte funéraire. Il est dès lors proposé que ces moules relèvent d'une utilisation domestique ou d'un artisanat saisonnier, mais pas nécessairement d'une pratique « professionnelle » et à temps plein de la métallurgie du bronze (p. 313-314).

Il est finalement fait question des aspects symboliques et rituels associés à la métallurgie. La découverte de tuyères de forme phallique dans certaines sépultures (fig. 34 p. 305) pourrait renvoyer à la symbolique sexuelle de la métallurgie, où un parallèle peut être effectué entre la « pénétration » de la tuyère dans le creuset afin de créer le métal et l'acte de procréation. Cette vision genrée de la métallurgie est également documentée par des ethnologues dans certaines sociétés africaines où officient des artisans travaillant les alliages cuivreux (p. 315).

En fin d'ouvrage figurent les riches bibliographies des deux contributions de M. Overbeck et A. Jockenhövel,

l'index des sites dont il est fait état, et finalement les 70 planches où sont représentés les quelques 170 moules provenant de la partie ouest et sud de l'Allemagne, complétés par 6 cartes de répartition.

Cette somme, bien que souffrant de quelques défauts mineurs sur la forme, constitue donc une publication de qualité et attendue sur les moules de l'âge du Bronze tant ceux-ci demeurent peu étudiés à l'échelle européenne. Ce volume vient ainsi compléter l'étude de D. Jantzen sur le sud de la Scandinavie, laissant néanmoins une vaste région inexplorée entre le Schleswig-Holstein et la Hesse, ce qui pourra laisser la place à d'autres travaux de ce type. Le continent européen est en effet largement en retard concernant la recherche sur les moules par rapport aux îles Britanniques, où ces objets sont étudiés de longue date et où il existe toujours une recherche active à leur propos (voir par exemple Brown et Medlycott, 2013, p. 69-71 pour les moules en argile ; Webley et Adams, 2016 pour les moules en pierre et en bronze). D'autres travaux de ce type sont donc souhaitables. Le travail d'A. Jockenhövel illustre d'ailleurs parfaitement le potentiel informatif d'une étude à vaste échelle du mobilier archéologique lié au travail des alliages cuivreux.

Bibliographie

- BROWN N. R., MEDLYCOTT M. (2013) – *The Neolithic and Bronze Age enclosures at Springfield Lyons, Essex: excavations 1981-1991*, Oxford, Essex County Council (coll. East Anglian Archaeology, 149), 189 p.
- GOMEZ DE SOTO J. (2018) – Le moule multiple en pierre du Bronze moyen de la grotte des Perrats à Agris (Charente, France), in S. Boulud-Gazo et M. Mélin (dir.), *Contributions à l'archéologie de l'âge du Bronze dans les espaces atlantiques et Manche-Mer du Nord. -2- Actes des Séminaires archéologiques de l'Ouest (2008-2010)*, Dijon, APRAB (coll. Supplément au *Bulletin de l'APRAB*, 4), p. 149-162.
- JANTZEN D. (2008) – *Quellen zur Metallverarbeitung im Nordischen Kreis der Bronzezeit*, Stuttgart, Franz Steiner (coll. *Prähistorische Bronzefunde*, XIX, 2), 337 p.
- WEBLEY L., ADAMS S. (2016) – Material Genealogies: Bronze Moulds and their castings in the Later Bronze Age Britain, *Proceedings of the Prehistoric Society*, 82, p. 323-340.
- WÜSTEMANN H. (2004) – *Die Schwerter in Ostdeutschland*, Stuttgart, Franz Steiner (coll. *Prähistorische Bronzefunde*, IV, 15), 356 p.

Léonard DUMONT

Doctorant

Ghent University, Department of Archaeology et

Université de Bourgogne-Franche-Comté

UMR 6298 ARTEHIS

leonard.dumont@ugent.be